

Danielle Lescot : les couleurs de la terre

Danielle Lescot ? Des terres brutes, colorées dans la masse. De toute la diversité des couleurs. Surfaces mates où la couleur devient une teinte, comme une atmosphère. Les pots démesurément hauts, montent, serpentent, penchent, hésitent, se referment parfois sur eux-mêmes.

Insensiblement, comme en douceur, la couleur de la terre se mue en rayures horizontales, comme des strates, se joue en carreaux, dans un travail fou. Des pièces plates offrent des marbrés emmêlant toute chose, comme une harmonie autour des différences du monde. La terre, comme une matière de vie.

Danielle Lescot et la terre ? Une série de rencontre. Dans sa jeunesse, – elle est née en 1953 – être l'intime de la famille Favre, une fratrie d'artistes. La mère, Michèle Favre-Wattebled, l'initie, lui met les mains dans l'argile, lui apprend les bases du modelage, de la cuisson, lui enseigne plus encore, le regard et l'amour de la terre. La terre comme une passion, quand la raison la mène à une maîtrise de psychologie. Le milieu universitaire est riche, mais la terre nécessaire, au point d'ouvrir un atelier dans ce Paris du 12^e arrondissement qui est le sien. La terre, pour suivre des stages, d'abord avec Robert Deblander enseignant les formes pures, l'empreinte d'un esprit japonisant, puis avec Camille Virot qui fait sentir la force primitive de l'argile, son harmonie avec l'univers, et encore avec Valentine Mosset, de l'École céramique suisse de Vevey, avec son travail très rigoureux de sculpture et modelage. La terre aussi pour aller le soir, apprendre le dessin et la sculpture à l'École Boule.

Et puis, l'histoire d'une rencontre. Celle d'un peintre, Patrick Naggar. Poteries et peintures vont s'accorder. Danielle Lescot se met à peindre. Peindre les murs de l'atelier, peindre des toiles. Au point de laisser, dans les années 80, cette nouvelle passion dévorer la céramique. Aller jusqu'à vendre son four. Mais peu à peu, dans sa peinture, les couleurs redeviennent celles de la terre, un peu comme les fresques des façades italiennes, avec des horizontales, des bandes, un aspect nuageux dissimulant un réseau d'énergie. Comme une façon d'aller à l'intérieur de la matière même.



Danielle Lescot. Photo © Evelyne Garat, Paris.

Vers 1997, Danielle Lescot retrouve la terre. D'un pain de terre noire, elle fait un seul pot, immense, élané, d'un noir absolu. L'idée s'impose de la sculpture de terre. Faire de très hautes pièces. Elle dessine, la forme, la torsion, l'hésitation de l'ascension, l'essentiel de ce qui préoccupe sa sensibilité, naît du dessin. La couleur l'habite. Alors elle s'empare de toutes les couleurs de terre proposées par les fournisseurs. Il y en a sept. Elle va toutes les décliner : le noir, le blanc, le vert, le marron, le bleu,

les rouges, les jaunes : avec le jeu des mélanges, et celui de l'évolution de la teinte à la cuisson, elle dispose à nouveau d'une palette de peintre. Le sens de la nuance est si aigu, que parfois lorsqu'un jaune fort est trop absent, elle ose un lavis d'ocre, passé après cuisson, très légèrement, comme une aquarelle. Avec la nuance, elle décline les teintes, succession de belges, du teinté au rosé.

La poterie de Danielle Lescot est presque toujours celle d'une terre pure, sans engobe ni émail, jouant la succession horizontale

des couleurs, jouant aussi leur mélange au couteau, réminiscence de peintre. Les pièces, hautes, vont jusqu'à 1,20 mètre – le maximum du grand four électrique racheté en 2001, un four de sculpture, le plus grand ayant pu entrer dans l'atelier. La terre est travaillée en bandes, modelées au colombin, le plus souvent, l'une au-dessus de l'autre, dans ces pièces montées en plusieurs jours, laissant la forme arrondie de la base se durcir. Car la forme ronde est la préférée, comme une outre, comme une source de vie. Forme qui va s'amincir, se dresser, déviant légèrement, imprégnée de sensibilité, passant subtilement d'une teinte à une autre, comme des traces de sédimentation successives, dans ces formes ouvertes, ou parfois fermées, pointues, exprimant tous les instants, tous les frémissements, toutes les hésitations d'une ascension. Groupées, les pièces semblent des troncs, deviennent un manifeste, une marche victorieuse de la nature, une volonté de vie.

Les bandes parfois étroites, sont alors comme tricotées, à l'horizontale, ou à la verticale. Entrecroisement de bandes, entrecroisement de couleurs, dans un vrai travail de tisserande. Et à l'extrême, travail de tisserande virtuose, cet entrecroisement de carrés colorés, bandes coupées, recomposées, dans un agencement calculé, comme un collage complexe et simple à la fois.

D'autres pièces, plus petites, offrent, à l'horizontale, la gamme des terres mêlées, passant du jaune au violette, s'étendant comme un marbre, une roche où sont inscrites les sédimentations géologiques. Danielle Lescot y joue à nouveau des sept couleurs, suivant un hasard orienté avec maîtrise, dans cet œuvre de peintre et de potière, menés désormais simultanément, nourri l'un par l'autre.

Marielle Ernould-Gandouet



Trois carrés de céramique (30 x 30 cm), 2003. Coll. privée, Paris.

Peintures et terres sont proposées à Londres par la Galerie Dialogue, Ginette Turpeau, à Modern Collectibles, et du 8 avril au 6 mai 2004, à la Galerie Ariana, Delft, Pays-Bas.